

Inédit

Le temps des Atlantides

Jovette Marchessault

Volume 16, numéro 2 (47), hiver 1991

Jovette Marchessault

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200894ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200894ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marchessault, J. (1991). Inédit : le temps des Atlantides. *Voix et Images*, 16(2), 216–217. <https://doi.org/10.7202/200894ar>

Inédit

Le temps des Atlantides

par Jovette Marchessault

Le vent souffla si beau et si fort dans le mélange de ses cent brises, qu'il éloigna le navire des côtes de tous les continents.

Au-dessus des abysses, l'eau du large avait sa couleur d'étain. Dans les parages du navire, la lumière, comme surnaturelle.

Debout sur le pont du navire, plongée dans un état de ravissement magique, elle tenait entre ses mains le fil d'un cerf-volant qui, là-haut, faisait ses magnifiques cabrioles. Voulant aller seul et monter dans le mystère, le cerf-volant tirait, tirait sur son fil. C'était le temps des Atlantides.

Soudain, le grand moteur du navire, caché dans son gardien, s'arrêta: envolé ce mouvement qui, dans les cœurs, mélange les bons et les mauvais sentiments. Dans la multitude humaine qui se massa autour d'elle, la houle était longue et les âmes tanguaient dans l'orgueil des mondes.

— Il faut pousser le navire, dit une voix.

— Non ! Il faut le tirer, dit une autre voix.

Cherchant le signe qui ferait avancer le navire, elle regarde cette bouche d'or, pleine d'une substance inconnue qui, là-haut, tirait son fil vers les constellations. Attachant le fil du mystère à la proue du navire, elle descendit, tremblante, vers les abysses... Mais ses pieds, en touchant la surface, rencontrèrent résistance et libre plaisir, comme si tout le savoir humain consistait à marcher sur l'eau, dans la grâce et la confiance.

Elle marchait, jouissance éperdue des bras et des jambes.

Le navire avançait sur la mer étale et, divine vérité, le tirer était léger.

Il en fut ainsi jusqu'à l'instant où les Pléiades traversèrent le ciel, éclatante bourrasque d'or, grandiose écoulement du temps. Il en fut ainsi jusqu'à l'heure de la Grande Ourse, car alors, dans l'espace de l'horizon, un garage se matérialisa peu à peu avec une lenteur qui était seulement le signe de sa grandeur. Il sortait du

gouffre bouillonnant. On pouvait entendre le sifflement des arêtes de son toit déchirer les profondeurs du monde. Comme au commencement de tout, rien n'était compréhensible. C'était le temps des Atlantides.

Vers ce garage de plain-pied avec la mer, elle marcha : allait-elle enfin rencontrer l'invincible adversaire ?

À l'entrée, quelqu'un qui ne portait pas l'arme habituelle des archanges attendait.

— Entrez, dit l'entité.

Après un bref instant d'hésitation, elle avança avec sa vieille âme désespérée. Habitation de nos douleurs, le navire entra avec elle. Étonnement ! Ravissement !

Au-delà et tout autour, le garage était rempli d'ailes.

Ailes argentées avec des alignements de routes.

Ailes bleu marine avec des alignements de compas.

Ailes violet clair avec des perspectives.

Ailes rouges, en lignes de feu.

Tentative d'amour réciproque entre deux matières, l'entité posa ses ailes au navire.

Du côté où le ciel aspirait le plus, le garage écarta sa toiture ainsi qu'un arbre écarte ses branches et ses rameaux.

Déjà enfoncé à mi-flanc dans l'éther, roulant et flottant dans la nuit, le navire s'éloigna avec une douceur que personne n'a pu oublier.

C'était le temps des Atlantides.